

Accents

Martina Chumova

Numéro 160, hiver 2019

Déposer ma langue sur un crochet, crier enfin : « Je suis rentrée à la maison ! »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chumova, M. (2019). Accents. *Moebius*, (160), 79–85.

accents

Martina Chumova

I

À la maison, on parle tchèque. Les parents y veillent, et nous réprimandent lorsque nous nous essayons à quelques insultes en français ramenées de l'école. La maison, c'est maintenant un appartement au rez-de-chaussée, dans un bloc aux briques beiges rue de la Gare. Si on en sort et qu'on fait quelques pas de côté, on peut apercevoir le nouveau et l'ancien pont côte à côte.

* * *

À l'extérieur de la maison, c'est français: à l'école, au dépanneur, à l'épicerie. Sur la petite place que forment les blocs appartements, on fait la course en vélo avec des enfants qui s'appellent Lysiane, Roxane et Michel. Dans leur bouche, mon prénom est reconnaissable, même si le *t* change, devient «ts» au lieu du «t» dur auquel je suis habituée. Aussi, la finale s'aplatit et devient plus proche d'un *o* que d'un *a*, ce qui me déconcerte un peu.

* * *

L'été, lors des vacances, c'est de nouveau le tchèque partout. Nous récoltons des compliments sur notre bonne maîtrise de la langue. Nous ne sommes pas comme ces prétentieux dont on nous parle, ceux qui reviennent de trois semaines aux États-Unis avec un accent étranger, qui font mine de ne plus se rappeler certains mots. Ceux-là sont des snobs, des poseurs. Comment pourrait-on oublier si vite ?

Au contraire, relève ma grand-mère, la langue qui sort de nos bouches d'enfant est restée pure ; un peu vieillie même, dépourvue des néologismes éclos ces dernières années. En visite au château de Konopiště, je traduis les propos d'un touriste français en tchèque ; puis, ceux de mes grands-parents en français. Cela me plaît, c'est assez facile quand c'est une discussion simple, sauf que les quelques semaines à Prague m'ont fait oublier comment on dit « česnek » en français. C'est de l'ail, bien sûr, ça me revient à l'esprit sur le chemin du retour.

II

Dans les rangées d'un magasin, nous cherchons longuement ce que sont les « Duo-Tangs » demandés sur la liste d'effets scolaires. Finalement, nous achetons un genre de chemise que j'ai rarement revu par la suite : avec seulement deux attaches, mais très longues, retenues par un filet de plastique large de presque un centimètre. La couverture est transparente, rose fluo, le dos de plastique blanc.

* * *

Deuxième année? Troisième, tout au plus. Lorsque le son « in » apparaît sur la liste de vocabulaire, je le fais répéter à ma mère. La différence entre « i » et « in » est difficile à saisir pour mes parents; d'autant plus à prononcer. Ils sont jeunes, à peine trente ans, mais il leur est déjà plus ardu d'apprendre une langue qu'à nous, enfants éponges qui parlons couramment français à la fin de la maternelle. Pendant longtemps, ma mère me fait téléphoner à sa place, me charge de certaines commissions. Je m'exprime tellement bien, n'est-ce pas, c'est tellement facile pour moi... Encore aujourd'hui, après trente ans de ce côté de l'Atlantique, ma mère est parfois gênée de son accent, pourtant léger. Elle reste, dit-elle, une minorité audible.

* * *

Il est pratique de disposer d'une langue que peu comprennent, par exemple pour commenter l'habillement délirant de la grosse madame qui marche devant nous. Mais parfois, parlant tchèque avec ma mère ou mon frère dans les rues de Québec, j'ai le désir secret que quelqu'un comprenne, se retourne et me réponde.

III

J'ai de la chance, mon nom se prononce bien dans plusieurs langues. On ne le déforme pas trop. J'aurais pu m'appeler Řehoř ou Jiřina, et ma conscience de moi-même aurait été façonnée par des années de regards interrogatifs. D'accord, j'exagère. Je prends les pires exemples, ceux qui

contiennent une lettre que même les enfants natifs n'apprennent à prononcer que vers cinq-six ans. Mes parents ont d'abord voulu m'appeler Michala. Michala avec un «ch» doux, semblable à la *jota* espagnole: assez loin du son auquel un francophone s'attend en voyant ces deux lettres.

Bref, j'ai de la chance. Je prends quand même l'habitude d'épeler mon nom de famille quand on me demande mon identité, spontanément, sans attendre les regards interrogatifs de l'interlocuteur gêné par l'altérité sur laquelle il trébuche. À l'hôpital, à la banque, à l'école, au cégep, à l'université, au téléphone, j'épelle. L'étape suivante: prendre le crayon, écrire le nom moi-même.

* * *

Ça ne me dérange pas vraiment. À chaque début d'année, ou quand un remplaçant vérifie les présences, je fais répéter mon nom de famille. J'insiste pour que l'adulte s'essaie au son inexistant en français. Parfois, on se fait un point d'honneur à tenter de le prononcer correctement. Ça fait rire les autres élèves. J'aime que ma différence paraisse; par ailleurs, elle n'est pas très évidente: j'ai la peau claire, les cheveux châtain et les yeux brun-vert de mon père. Mon accent ne se distingue pas de celui du reste de la classe. Déjà un peu plus exotiques sont mon frère et ma mère, aux yeux très bleus.

IV

Jusqu'à mes quinze ans, je porte le nom que les fonctionnaires de l'immigration ont inscrit sur les papiers à notre arrivée au Canada. Automatiquement: le nom du père. Or, en tchèque, les noms de famille des femmes possèdent une finale spécifique, qui indique sans ambiguïté le féminin: «ová»; ou, parfois, lorsque le nom de famille est un adjectif, comme pour une Madame Blanche, un simple «á». Pour un Tchèque, une femme au patronyme masculin, c'est comme dire d'une chaise qu'elle est beau.

*
* * *

Je ne sais plus exactement ce qui me pousse à faire changer mon nom sur mes cartes, vers la fin du secondaire. Lorsque je renouvelle ma carte d'assurance maladie, mon passeport, ma carte de bibliothèque, j'expose la situation. Progressivement, mon laïus se perfectionne, je réussis à faire comprendre de plus en plus vite ce que je veux aux gens au comptoir. L'ensemble de mes documents en vient à porter le nom «Chumova». Mon accent de Québec et l'air inoffensif qui, cinq ans plus tard, m'aidera à faire de l'autostop sans trop attendre, contribuent certainement à ce que la personne de l'autre bord obtempère.

*
* * *

Je finis par me lasser d'ajouter l'accent sur le á final de mon nom de famille. Les formulaires électroniques le font disparaître, les cartes et les documents officiels ne le reproduisent pas.

V

À mon fils je donne mon nom de famille, en plus du nom de son père, clairement québécois. La loi m'oblige à donner mon nom intégral à mon fils, aucun changement n'est possible à ce nom de famille féminin. Ça fait rire les Tchèques. Tu as donné à ton fils un nom de fille? demandent-ils, incroyables.

* * *

Jusqu'à ce que mon fils entre en maternelle, je travaille à garder le tchèque vivant en lui. Je ne lui parle qu'en tchèque, j'insiste pour qu'il me réponde aussi dans cette langue. Je lui fais écouter des contes et des chansons, je lui lis et lui raconte des histoires. Ensuite arrive l'école, qui démultiplie les possibilités de la langue dominante. Il devient de plus en plus laborieux de garder vivante l'autre langue – celle que peu parlent, celle qui constitue une *richesse*. Une langue que, tout compte fait, je ne parle moi-même que rarement.

* * *

C'est quand j'apprends que les détours d'une loi rétrospective lui interdisent la nationalité tchèque, à cet enfant qui est le mien, à cet enfant qui parle couramment cette langue-orchidée, et après plusieurs voyages à Ottawa, à l'ambassade, que j'abandonne tout à fait. Par dépit, par honte et sentiment d'absurdité. Mon fils aura une connaissance passive de la langue, le reste ne me concerne plus. À peu près au même moment, j'arrête de suivre l'actualité du

pays lointain, j'arrête de vouloir m'orienter entre les partis politiques et les enjeux publics.

VI

Entre-temps, le père de l'enfant a appris un nombre considérable de mots, de tournures de phrases, d'expressions et d'éléments grammaticaux en tchèque. Il dit « dormir » et « manger » comme le ferait un enfant d'âge préscolaire, connaît mieux le diminutif de plusieurs mots que leurs formes normales, mais il est capable d'une communication de base. Il se débrouille.

* * *

Nous nous séparons, mon fils change d'école, je déménage. Je remplis des boîtes de livres, me demandant combien de temps il faudra pour qu'ils prennent l'odeur du carton.

Les livres en tchèque sont à moi, pas de controverse là-dessus. Mais que faire des livres pour enfants amenés au Québec, au rythme de quatre ou cinq par voyage, sans compter les deux ou trois que la visite nous apporte chaque fois de là-bas? Ils ont d'abord été destinés à mon frère et à moi; vingt ans plus tard, à mon fils.

Il y en a cinq piles près de moi: elles se dressent entre le bureau bancal et la bibliothèque, autour d'elles des particules de poussière volettent dans un filet de lumière.